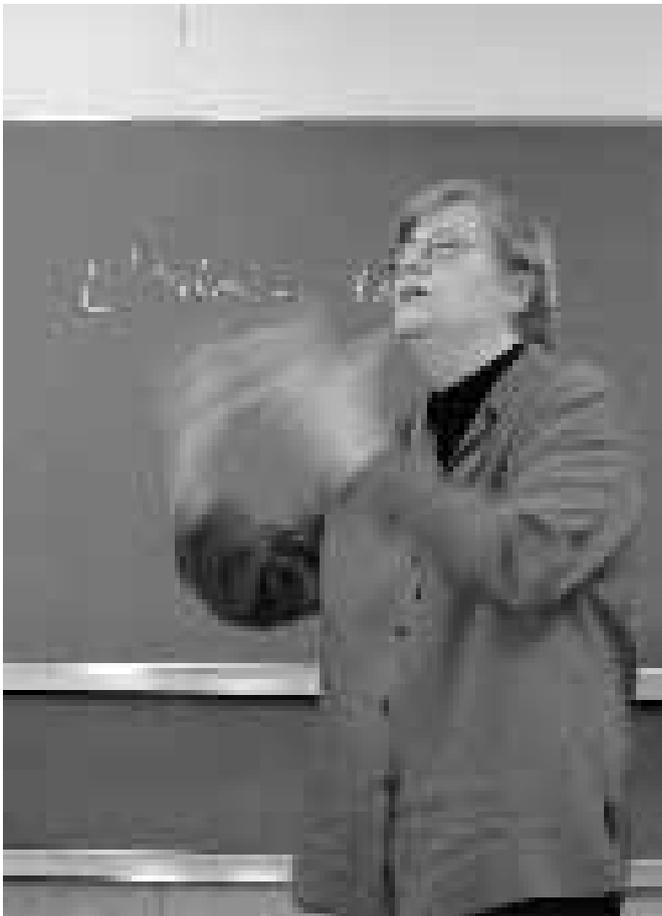


YVETTE JAGGI

OU LA CAUSE DES VILLES

RENCONTRE AVEC UNE PASSIONNÉE DE LA CONDITION URBAINE

Politique, économie, engagement, enseignement, réflexion intellectuelle...voilà les attributs qui pourraient caractériser Yvette Jaggi. Au gré de ses expériences professionnelles et personnelles variées, l'ancienne syndique de Lausanne se révèle une femme résolue dans son discours sur l'urbain. Elle tient à valoriser par l'action institutionnelle la ville comme une entité vivante en tension entre ses multiples dimensions après le temps de la réflexion scientifique « nécessaire mais insuffisante ».



Yvette Jaggi lors de son cours sur la condition urbaine.
Photographie: Philippe Weissbrodt

Une sorte de consécration

Le 16 octobre de cette année, le Conseil fédéral a approuvé un texte dont Yvette Jaggi peut être considérée comme « l'inspiratrice prépondérante » : les Lignes directrices concernant la collaboration entre la Confédération, les cantons et les communes. Ces directives, émises en application de l'article 50 de la nouvelle

Constitution fédérale, obligent la Confédération à tenir compte des conséquences de ses actions sur les villes et les agglomérations. Cette reconnaissance constitue une forme d'immédiateté dans le dialogue entre villes et Confédération, enjambant en quelque sorte l'échelon cantonal. Pour l'ancienne députée vaudoise aux Chambres fédérales, cela constitue sans nul doute une sorte de consécration. Cet accord est « le résultat d'une quinzaine d'années de travail qui s'est déroulé non sans débats, heurts et passions. ». Travail commencé dès 1986 où la nouvelle municipale lausannoise - et conseillère nationale depuis 1979 - se met à défendre la cause des villes à Berne, ce qu'elle poursuivra comme syndique, conseillère aux Etats et finalement présidente de l'Union des Villes suisses.

Très jeune déjà, un intérêt pour la géographie et la culture

Passionnée de géographie, elle reçoit à l'Ecole supérieure de jeune filles un prix pour un travail sur le désert de Gobi. Adolescente, elle rêve de villes aux noms exotiques, «de quatre syllabes au moins». Elle continuera d'étudier notre discipline à l'Université, où elle obtiendra une licence en Sciences politiques et une en Lettres. Cette dernière était composée d'histoire, géographie, philosophie, français et allemand. Son mémoire en histoire des idées politiques révèle son intérêt pour la culture puisqu'elle le consacre à l'étude de l'influence de l'artiste sur le politique, à travers l'un de ses auteurs préférés : Jean-Jacques Rousseau. D'ailleurs culture et politique sont deux dimensions souvent rencontrées dans sa vie. Tant par son engagement au niveau de la ville et son soutien sans faille aux activités culturelles, qu'au niveau national par son rôle actuel de présidente de Pro Helvetia.

Début de carrière dans l'économie

Sa thèse en économie nationale sera consacrée au processus de concentration dans le secteur de la distribution. Problématique somme toute géographique, puisqu'elle concerne notamment la localisation des points de vente. Elle travaille successivement pour le groupe Jelvoli (en marge de ses études) puis Coop, à ce qu'elle considère comme de la « géographie pratique ». Finalement elle se consacrera à la défense des consommateurs, avant d'entrer en politique en 1979. Depuis 1998, elle donne

un cours sur La Condition urbaine à l'Institut de Géographie, partant du principe que « les villes sont des pôles de développement, des sources de vie politique, sociale et économique ». Son enseignement évoluera vers une géopolitique de la ville.

La ville dans la géographie

On peut se demander comment justifier cet accaparement de l'étude de la ville, « lieu de l'hétérogénéité et des contacts », par la géographie. « La ville est multiple et intéresse beaucoup de monde » tels les architectes, sociologues, urbanistes, économistes, politologues ou encore les philosophes et les artistes. Mais elle est, par de nombreux aspects, attirés vers la géographie : comme mode d'occupation du territoire, comme espace multifonctionnel, comme pôle économique, comme génératrice de trafic et lieu de mobilité, comme espace (multi)culturel aussi. « Il me paraît naturel de traiter la ville dans la géographie. Elle y est bien. » nous confie-t-elle. En particulier à Lausanne où la géographie humaine est largement tournée vers l'urbain et où son expérience y apporte un regard différent : « J'arrive dans la ville par le terrain. »

C'est pourquoi elle nous avoue ses espoirs et ses craintes quant à la nouvelle Faculté des Géosciences et de l'Environnement, résultat de la fusion de la géographie et des sciences de la terre. La ville doit rester un axe très important dans la problématique de l'environnement humain et naturel puisque « la cité est le lieu de la communauté humaine la plus complexe. ». Elle craint que la focalisation actuelle notamment sur les risques ne signifie une régression des mentalités : l'utilisation du territoire et la ville en particulier seraient un danger. Parler de risque pour l'étude de l'urbain amènerait un retour au combat entre le territoire urbain méprisé et l'idéal romantique alpestre ou rural.

La cause des villes

Pour Mme Jaggi, il ne fait aucun doute que les villes doivent être défendues. C'est pourquoi, en plus de vivre sa passion des villes dans ses loisirs et son travail, l'ancienne parlementaire s'acharne à défendre la condition urbaine dans le champ politique. « C'est une priorité à

laquelle j'ai consacré, et je consacre toujours, beaucoup d'énergie. » L'idéologie dominante de la ville dangereuse et malsaine qui s'oppose à la campagne du repos et de la santé se mêle à l'illusion d'une Suisse restée en majorité rurale. La Suisse n'affirme pas son urbanité et pourtant peu de gens peuvent aujourd'hui se revendiquer de la ruralité. L'urbain est un lieu de non-campagne pour beaucoup. Or « La ville doit s'affirmer en tant que telle. » souligne Madame Jaggi.

Il faut aussi noter que la dimension politique de la ville votant à gauche n'est pas innocente dans le peu de considération et la méfiance dont elle fait l'objet. La ville vote à gauche mais elle est aussi la source des mouvements de gauche et le grand révélateur des inégalités de notre société. Tant les problèmes liés à l'agglomération et le financement des fonctions centrales de la ville que l'insuffisance de leur représentation politique au niveau



« Rien n'est plus dommageable que le périurbain. ». Photographie: Julien Eggenberger

national sont des sujets pour lesquels elle s'est battue.

Une chercheuse engagée

Comme dans beaucoup de domaines scientifiques, des divergences liées à la méthodologie apparaissent entre chercheurs. Ils sont la conséquence de différentes visions du rôle des scientifiques. Mme Jaggi s'insurge contre ceux qui limitent et neutralisent le chercheur à un rôle d'observateur neutre. Pour elle, l'étude de la ville implique un engagement concret : on ne peut se limiter à la décrire. « La morphologie des villes n'est qu'une porte d'entrée à leur étude: ce qui est vraiment intéressant est la vie qui les parcourt. ». De plus, l'approche purement descriptive peut donner l'impression que « tout est spontanément bon, or l'automatique est inégalitaire ». Le lais-

sez-faire triomphant encourage le développement des disparités.

Rebondissant sur l'article «La Suisse est-elle urbanisée?» paru dans le précédent numéro de l'Irrégulier et consacré aux thèses de M. Schuler sur la Métropole suisse, Yvette Jaggi met avant sa position et conteste cette l'idée : la Suisse comprend, certes, un dense réseau de villes mais il ne s'agit pourtant pas d'une métropole à l'échelle du pays. La seule métropole de Suisse est le grand Zurich. Elle critique l'a priori métho-



La ville, lieu de mobilité. Photographie: Julien Eggenberger

dologique choisi : « on observe la Suisse comme un oiseau : c'est un boulot de description capable de retracer des évolutions et qui est certes intéressant, pour un scientifique : la constatation des faits et leur description peut représenter une fin en soi, ce qui est suffisant du point de vue de la méthode. Mais pour moi cela ne me suffit pas : je dois m'insérer. ». En conséquence, il serait préférable d'opérer « une insertion des résultats qui ne s'oppose pas à l'observation mais qui les absorbe. Cette insertion doit se faire automatiquement, d'abord par une

volonté de connaissance des faits pour induire par la suite une influence sur la réalité. » Il s'agit ainsi de « donner une autre lecture de la ville, partant d'une distinction entre l'insuffisance d'une observation et sa continuation dans l'action. C'est cette approche qui me comble. L'étape de la valorisation des savoirs est importante : je trouve infiniment plus intéressant d'agir. »

La périurbanisation n'est pas durable

« Je ne conteste évidemment pas la spectaculaire urbanisation de la Suisse. » Cet étalement de l'urbain va à l'encontre de la durabilité puisqu'il est source de gaspillage du territoire. Rappelons qu'un mètre carré est « perdu » chaque seconde. « Rien n'est plus dommageable que le périurbain qui consiste en ces zones intermédiaires qui sont des territoires d'affrontements sociaux et ethniques nuisant à l'image de la ville. La ville est un lieu d'activités irremplaçables à valoriser et à densifier. Je n'ai pas peur de la grande ville. Elle doit s'assumer comme ville et comme intense lieu d'activités les plus diverses. » La ville durable est un combat de longue haleine et un effort collectif

énorme. Lausanne s'est donné les moyens de bien faire (c.f. article sur l'agenda 21 de la ville de Lausanne). En conclusion, Yvette Jaggi prône une attitude volontariste : « La ville doit être fière, dense et multiple. »

**Stefano Aloise et
Julien Eggenberger**